

**« Aujourd'hui Nicolas, –
Napoléon demain ! »
Paul de Julvécourt (1807-1845)
à la recherche du bon tsar paternel**

CHARLOTTE KRAUSS

Pour un jeune Russe de la première moitié du XIX^e siècle, le voyage à Paris fait partie des passages obligés¹. À l'inverse, un voyage en Russie constitue encore une véritable aventure pour un jeune Français de la même époque. Et quant aux Français qui s'installent réellement à Saint-Pétersbourg ou à Moscou, il s'agit souvent de ce que l'on appellerait aujourd'hui des « émigrés économiques ». On trouve des précepteurs français en Russie, des militaires ou des maîtres de musique, mais ils ne choisissent pas réellement leur pays d'accueil et ne communiquent pas, généralement, leurs expériences sous forme d'écrits publiés². Même si, bien

1. Certains passages de cette contribution reposent sur une version remaniée de mon article « Paul de Julvécourt ou comment (ne pas) expliquer la Russie aux lecteurs français » in Stanisław Jakóbczyk & Charlotte Krauss (éd.), *From the West to the East. Literary Paths Against the Current*, Actes du colloque international de Gniezno / Université Adam Mickiewicz de Poznań, 27 et 28 sept. 2010, Poznań – Gniezno, Presses Universitaires (sous presse), 2013, p. 39-51.

2. Ces Français vivant en Russie inspirent cependant les auteurs de textes fictionnels de l'époque, que ce soit en Russie (on peut penser au pré-

évidemment, des récits de voyageurs français en Russie existent au début du XIX^e siècle³, le nombre d'auteurs français qui entreprennent d'expliquer la Russie aux Français est encore restreint et l'engouement pour la littérature russe, suscité notamment par Eugène Melchior de Vogué à la fin du XIX^e siècle, encore bien loin. Dans ce contexte, le curieux attrait que la Russie commence à exercer sur certains Français paraît d'autant plus surprenant. Après la révolution de Juillet, le régime libéral de Louis-Philippe, qui s'appuie sur la richesse de la bourgeoisie, déçoit en effet profondément une partie de la noblesse héréditaire française. Nostalgiques d'un ancien régime qu'ils continuent à défendre comme l'unique forme d'État possible à leurs yeux, ces « légitimistes » se tournent vers la Russie. Et sans se soucier des conditions de vie réelles dans ce pays, ils considèrent l'Empire de Nicolas I^{er} comme un endroit enviable où survit l'ancien régime européen qu'ils idéalisent.

Ce mouvement est à l'origine de l'un des plus célèbres récits de voyage français sur la Russie du XIX^e siècle : *La Russie en 1839*. Son auteur, Astolphe de Custine, amené à voyager en Russie avant tout pour des raisons personnelles, part également avec la conviction d'y conforter ses idées légitimistes – et donc d'y trouver une sorte de paradis. Or la réalité du régime répressif le déçoit profondément, et on sait à quel point sa *Russie en 1839* fut surtout une critique sévère du régime de Nicolas I^{er}. Dans l'une des plus célèbres phrases de sa préface, l'auteur affirme : « J'allais en Russie pour y chercher des arguments contre le gouvernement représentatif, j'en reviens partisan des constitutions⁴ ».

Mais la confrontation du rêve légitimiste avec la réalité russe n'aboutit pas toujours à un réveil aussi brutal. Ainsi, dans le cas d'un auteur bien moins connu, réalité et idéal s'entremêlent et se superposent, mais l'idéal reste inébranlable. Paul de Julvécourt (1807-1845), écrivain médiocre et fervent défenseur des privilèges de la noblesse, choisit en effet de vivre en Russie dans les années 1830. En même temps, il se propose de décrire son pays d'accueil pour un public français. La grande majorité de ses textes s'intéresse à la Russie et à ses habitants ; tous témoignent d'un talent littéraire

cepteur français dans *La Fille du capitaine* de Pouchkine (1836)) ou en France (par exemple le protagoniste du *Maître d'armes* d'Alexandre Dumas (1840)).

3. Voir notamment l'anthologie publiée par Claude de Grève : *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, 1990 (2^e éd. : 1998).

4. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, Paris, Amyot, 1843, t. I., p. xxv.

très limité – ce qui explique que l'auteur a bien vite sombré dans l'oubli. L'intérêt de ses ouvrages est donc en réalité historique et réside, plutôt que dans l'ambition littéraire, dans leur visée politique : poèmes, récits de voyage et romans cherchent avant tout à illustrer la supériorité de l'autocratie russe et à combattre le régime libéral français. C'est très certainement ce fondement résolument idéologique qui permet de comprendre pourquoi, contrairement à Custine, Julvécourt ne se laissera pas décevoir par les côtés moins paradisiaques de la réalité russe. Et si le mal du pays, les doutes et les aigreurs transpercent dans ses textes, leur conférant d'ailleurs une certaine humanité, c'est le personnage idéalisé, voire mythifié de l'empereur russe, bon père d'un peuple d'enfants (et non d'esclaves ou de serfs, comme le disaient d'autres textes à la même époque), qui permet à l'auteur de s'accrocher à ses idées. C'est donc en me concentrant sur la figure omniprésente du *tsar*⁵ que je retracerai ici le chemin de ce curieux passeur entre les cultures russe et française, des premiers récits de voyage imaginaires, encore empreints de romantisme, à ce qui était censé devenir une tétralogie racontant la « vérité » sur la Russie et dont deux romans seulement furent publiés avant la mort prématurée de Julvécourt. C'est enfin un regard sur les poèmes de l'auteur rédigés en Russie et publiés après le retour définitif à Paris, qui permettra de mieux saisir l'enjeu, mais aussi la difficulté de cette entreprise médiatrice franco-russe.

Sur la vie de Paul de Julvécourt, très peu d'informations sont parvenues jusqu'à nous ; la majorité provenant de ses propres textes littéraires, elles doivent par ailleurs être prises avec une certaine précaution. Né en 1807 à Metz, Julvécourt fit d'août 1830 à mai 1831⁶ un voyage initiatique classique en Italie en passant par la Suisse, voyage qu'il retrace dans *Mes Souvenirs de bonheur ou Neuf mois en Italie* (1832). Au début des années 1830, on le retrouve à Paris, parmi les fidèles du salon de la famille de Nina et Jules de Ressé-

5. Alors que le souverain russe devrait être correctement désigné comme empereur à partir de Pierre I^{er}, la fiction française en particulier n'abandonnera jamais cet ancien terme. Voir Charlotte Krauss, *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX^e siècle*, Amsterdam – New York, Rodopi, 2007, p. 63.

6. Francesco Cali, *La Sicilia di Paul de Julvécourt, viaggiatore romantico francese*, Acireale Acireale – Rome, Bonanno Editore, 2004, p. 12.

guier⁷. Jules (1788-1862) était un poète légitimiste : en 1830, fidèle aux Bourbons, il avait quitté le Conseil d'État avant de retourner définitivement dans son Languedoc natal douze ans plus tard⁸. Dans son salon, Julvécourt fait la connaissance d'écrivains majeurs de l'époque⁹, ainsi que le prouve l'évocation de son nom par Jules de Rességuier dans *Prismes poétiques* (1838) à côté de ceux de Charles Nodier, Alphonse de Lamartine, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Eugène Scribe ou encore Alfred de Vigny, parmi tant d'autres¹⁰.

En 1833, quand le cercle d'amis de Rességuier s'attelle à une publication commune de contes, Paul de Julvécourt propose *Justice à Naples*, l'histoire d'une vengeance à l'italienne, publiée dans le troisième tome du *Livre des conteurs*¹¹. La même année, avec un autre fidèle du salon, Félix d'Armieux, dit Jules de Saint-Félix (1806-1874)¹², il entame un nouveau projet littéraire qui, au-delà de

7. Eugène Asse et Paul Lafond mettent en avant le nom du poète, mais selon les témoins qu'ils citent, ce sont bien les deux époux qui reçoivent le samedi, rue de Helder d'abord, puis rue Taitbout. Voir Eugène Asse, *Les Petits Romantiques*, Paris, Leclerc, 1900, p. 162 et Paul Lafond, *L'Aube romantique, Jules de Rességuier et ses amis*, Paris, Mercure de France, 1910, p. 14-15.

8. Voir Eugène Asse, *op. cit.*, p. 160 et 197 et Paul Lafond, *op. cit.*, p. 19 : « La Révolution de 1830, qui éclata comme un coup de foudre, surprit et navra Jules de Rességuier. » et plus loin *op. cit.*, p. 20-21 : « Il est inutile d'ajouter que Jules de Rességuier, fidèle aux Bourbons, refusa, malgré les ouvertures qui lui furent faites, de servir le Gouvernement de Louis-Philippe. Il continua néanmoins quelques années encore à habiter Paris ; mais il n'y fut plus exclusivement que l'homme du monde et l'homme de lettres. Sa maison resta un centre littéraire ».

9. L'amitié qui lie Rességuier avec des écrivains célèbres de son époque s'expliquerait, selon Paul Lafond (*op. cit.*, p. 11) par sa nomination à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, en 1826 : « L'Académie de Clémence Isaure met Jules de Rességuier en rapport avec Victor Hugo et nombre d'écrivains qui devaient former les cohortes romantiques ; elle décide, pour ainsi dire, de sa vie littéraire. Jules de Rességuier sert d'intermédiaire entre les Jeux Floraux et ses amis partis pour Paris, qui le mirent en correspondance avec d'autres poètes ».

10. *Ibid.*, p. 22. Voir aussi Eugène Asse, *op. cit.*, p. 161.

11. Dans la préface du premier tome, X.-B. de Saintine raconte la naissance du projet qui prétend satisfaire par l'effort commun la demande d'un public friand de contes. Voir *Le Livre des conteurs*, Paris, Allardin, 1833, t. I., p. V-XIX.

12. Jules de Saint-Félix publia *Poésies romaines* (1830), puis quelques romans élégants. Il contribua également au *Livre des conteurs* et aurait travaillé sur divers textes pour Alexandre Dumas. Dans une lettre du 15 octobre 1832,

l'Italie, ouvre la perspective vers l'Europe de l'Est. Conjointement et dans un mélange des genres conforme aux idéaux romantiques, les deux auteurs rédigent de petits textes (récits de voyage, tableaux et contes) sur six villes européennes¹³. D'abord publiés à raison d'une ville par mois, ces *Pèlerinages* sont entièrement repris un an plus tard pour une deuxième édition sous le titre *Autour du Monde*¹⁴. C'est dans ce « livre d'art et de fantaisie, peut-être livre instructif¹⁵ » que l'on trouve le premier texte de Julvécourt sur la Russie, un portrait très conformiste de Saint-Petersbourg, datant probablement de juillet 1833, suivi d'un récit mettant en scène l'histoire de la ville à travers la figure d'un corbeau mythique, Watchoff. Cet oiseau aurait été témoin de la construction de la ville par Pierre le Grand avant d'attendre l'avènement de Catherine II pour veiller aussi sur elle. Les deux textes s'appuient sur les ingrédients classiques des récits sur Saint-Petersbourg, qui est présenté comme suit : « Impératrice du Nord, couverte de neige comme d'un manteau d'hermine, la ville de Pétersbourg s'assied avec magnificence sur les deux bords de la Newa¹⁶ ». Si l'on prend en compte cette accumulation de clichés – on y ajoutera la flèche dorée de l'amirauté, les marais transformés en capitale russe par Pierre I^{er}, le côté désormais « granitique¹⁷ » de la ville et ainsi de suite –, il apparaîtrait clairement que les deux auteurs n'ont pas réellement visité la ville qu'ils décrivent, même s'ils l'affirment dans la préface¹⁸.

citée par Paul Lafond, il remercie Jules de Rességuier de son « poétique patronage », *op. cit.*, p. 185.

13. Dans l'ordre : Gênes, Saint-Petersbourg, Versailles, Séville, Catane et Prague. Alors que les « Conditions de la Souscription » annonçaient douze livraisons par an, la publication s'arrêta finalement au bout de six mois. Voir Paul de Julvécourt & Jules de Saint-Félix, *Pèlerinages, Première livraison « Gênes. Abellina la Génoise »* ; *Sixième livraison « Prague, Paris »*, Chez les Auteurs, rue Mont-Thabor – 20 Allardin, Librairie-Éditeur, 1833/1834, 304 p. ; 2^e éd. avec préface revue : *Autour du Monde*, Paris, Hiver, 1834.

14. Les études sur Julvécourt séparent généralement les deux titres. Preuve qu'il s'agit d'un même texte, à l'exception de la préface : la typographie ne change aucunement, la deuxième édition reprend même les fautes de pagination (p. 131-132 au lieu de p. 157-158).

15. Paul de Julvécourt & Jules de Saint-Félix, *Pèlerinages*, *op. cit.*, p. 1.

16. *Ibid.*, p. 63.

17. *Ibid.* p. 65.

18. *Ibid.*, p. 1 : « [V]oyageurs sans affaires et courant le monde pour avoir le plaisir de le voir, il nous a paru bien de réunir nos souvenirs, nos impressions personnelles sur telle ou telle ville et de conter nos *pèlerinages* à ceux que nous retrouvons assis au foyer ».

Comme le résume la critique Hélène Henry, qui soutient que Jules de Saint-Félix n'est effectivement *jamais* allé à Saint-Pétersbourg, l'ouvrage est en réalité « un document sur le romantisme et ses formes mineures bien plus qu'un document sur la Russie¹⁹ ». Dans la préface de la deuxième édition, les auteurs affirmeront d'ailleurs explicitement vouloir décrire un « monde idéal, celui où on rêve²⁰ ».

Dans ce rêve, la figure de l'empereur concentre déjà toute la vision positive que les auteurs ont de la Russie. Alors que bon nombre de textes de la même époque décrivent les tsars comme des autocrates cruels, Julvécourt les peint tous de façon extrêmement flatteuse, qu'il s'agisse d'empereurs historiques et en particulier du « Romulus du Nord²¹ » qu'est Pierre I^{er} ou bien de l'empereur actuel, Nicolas I^{er}, « beau », « magnanime » et faisant preuve d'une « extrême délicatesse du cœur » envers son peuple, ses « enfants²² ». Le contraste ne saurait être plus grand avec le tyran obsédé que décrit notamment Custine. L'empereur, selon Julvécourt, serait cette « puissance colossale dans laquelle viennent s'abîmer tous despotismes subalternes²³ », le garant donc de la bonne gouvernance. Apparemment toujours en 1833, c'est avec cette vision positive que l'auteur part s'installer en Russie pour y trouver « une seconde patrie » et un empereur paternel²⁴.

Les détails du séjour de sept ans que Paul de Julvécourt effectue en Russie sont à ce jour presque inconnus et ils le resteront probablement à jamais. À considérer les informations que donnent ses textes, il semble qu'il ait habité à Moscou plutôt qu'à Saint-Pétersbourg entre 1833 et 1840. Il est certain, par ailleurs, qu'il se maria en Russie ; selon le comparatiste Michel Cadot, il épousa Lidia Nicolaïevna Vsevoloiskaïa, veuve d'un colonel²⁵, et en avril 1836, une fille unique, Olga, naissait de cette union. Or tout semble indiquer que Julvécourt ne comptait pas fuir définitivement sa patrie : non seulement, son séjour est interrompu par plusieurs re-

19. Hélène Henry, « Paul de Julvécourt (1807-1845) entre la France et la Russie », *Revue russe*, 5, 1993, p. 15-26.

20. Paul de Julvécourt & Jules de Saint-Félix, *Autour du Monde*, *op. cit.*, p. VI.

21. Paul de Julvécourt & Jules de Saint-Félix, *Pèlerinages*, *op. cit.*, p. 65.

22. *Ibid.*, p. 72.

23. *Ibid.*, p. 71.

24. Claude de Grève, *Le Voyage en Russie*, *op. cit.*, p. 251.

25. Michel Cadot, *L'Image de la Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Paris, Fayard, 1967, p. 409.

tours en France, mais il y publie également des traductions du russe, des romans et des poésies, qui tous, désormais, veulent faire connaître la Russie au public français.

Mis à part un fragment de nouvelle publié dans *Keepsake français 1837*²⁶, le recueil *La Balalayka* est le premier ouvrage de Julvécourt influencé par son séjour en Russie. En 1837, il propose également des traductions de poètes russes, de Pouchkine, Ryléev et Derjavine entre autres²⁷. Or la préface du recueil s'apparente à un manifeste politique et met en avant le rôle clé que, selon l'auteur, la Russie a joué dans l'histoire récente de l'Europe :

L'anarchie, faisant le tour du monde, vint frapper à la salle du festin des puissances ; elle amenait avec elle l'usurpation ou la république, et donnait à choisir aux vieilles monarchies [...]. Alors, pour la première fois, l'Europe consentit à ouvrir les yeux. — La Russie lui apparut comme son seul soutien, son seul appui ; il n'y avait qu'elle pour rétablir son équilibre, pour étayer ses fondements, que la propagande révolutionnaire sapait chaque jour²⁸.

Mais non seulement Julvécourt peint la Russie en chevalier preux, sauveur de la vieille Europe face à la menace révolutionnaire. Il a aussi l'idée ingénieuse de vendre le conservatisme du régime autocrate comme preuve de la modernité du pays. Il fonde cette thèse sur la créativité du monde artistique russe qui aurait dépossédé l'Italie de son rôle de précurseur culturel : « Rome et son sublime passé n'ont plus cours ; on va chercher l'avenir sur les bords de la Newa²⁹ ». On notera que ce mouvement géographique correspond exactement au cheminement personnel de Julvécourt, de l'Italie à la Russie. Sa préface reflète donc tout l'enchantement de l'auteur français arrivant dans un pays qu'il perçoit comme dynamique. Car aussi civilisé que tous les autres pays européens, la Russie aurait l'avantage de sa jeunesse en prime : « [Le pays] est jeune et il a, comme la jeunesse, la fraîcheur de la croyance, l'amour de la famille et de la patrie. — Les autres sont vieux et ils ont,

26. Paul de Julvécourt, « Une veillée villageoise russe », in *Paris-Londres. Keepsake français 1837. Nouvelles inédites*, Paris, Delloye, Desmé & Cie, 1837, p. 137-144.

27. Pour plus de détails on peut se rapporter aux analyses de Michel Cadot, *op. cit.*, p. 409 et d'Hélène Henry, art. cit., p. 16.

28. Paul de Julvécourt, *La Balalayka, Chants populaires russes et autres morceaux choisis*, trad. en vers et en prose par P. de Julvécourt, Paris, Delloye, Desmé & Cie, 1837, p. VI-VII. Par la suite, seul le titre sera cité.

29. *Ibid.*, p. VII.

comme la vieillesse, le dessèchement de l'âme, le sentiment de l'égoïsme et de l'intérêt³⁰ ».

Le pas suivant de l'argumentation vient réfuter les idées reçues négatives circulant sur la Russie, en prenant appui sur la figure de l'empereur :

Nous croyions trouver un gouvernement barbare, tyrannique, sans lois, sans institutions, sans justice, et voilà qu'en l'examinant de plus près notre haine ignorante se change en une véritable admiration ; c'est le sentiment de paternité qui domine là, partout, dans ce régime soi-disant despotique, et qui s'exerce par degrés depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets³¹.

L'empereur russe n'est donc plus « le cruel sultan du Nord » à la tête d'un État barbare, mais bien un personnage très humain que l'on trouve « au milieu de son peuple, chéri, aimé, adoré comme un père ». En réalité, conclut l'auteur, les Russes, les « prétendus esclaves ont, sous le patronage de leurs seigneurs, moins d'esclavage que nous [les Français], sous le patronage de notre constitution, nous n'avons de liberté³² ».

Quant à l'art russe, il est certes différent de l'art européen, mais mérite d'être connu, car il puiserait sa force dans l'amour du pays, dans l'esprit du peuple et dans la foi. Pour l'auteur conservateur qu'est Julvécourt, la conscience des origines est un trait extrêmement positif. Non seulement il lui sert d'explication à sa publication de poèmes russes (« quelques esquisses légères »), mais le légitimiste fait aussi explicitement le lien avec le monde politique, attaquant au passage le régime de Louis-Philippe : « Il y a une légitimité en littérature comme en politique ; quand une fois on est hors de la route légitime, on peut errer longtemps avant d'arriver au véritable but, – le bonheur en politique, en littérature l'immortalité³³ ! »

Les auteurs conservateurs qui, au fil du XIX^e siècle, se rendaient en Russie à la recherche d'un âge d'or perdu sont nombreux ; dans les années 1880, Eugène-Melchior de Vogué, également marié à une Russe, y cherchera un remède contre la décadence naturaliste et l'athéisme dont la France lui semble menacée. Chez Paul de Julvécourt, en revanche, l'enthousiasme de la première heure sera suivi d'une déception progressive qui s'insinue, aussi, dans ses textes. Cette évolution est surtout repérable dans les poésies qu'il

30. *Ibid.*, p. VIII.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*, p. IX.

33. *Ibid.*, p. XIV.

compose tout au long de son séjour, jusqu'à son retour définitif en France au début des années 1840. En 1842, il en publie une quarantaine, datées et pour certaines accompagnées de dédicaces, dans un recueil intitulé *Fleurs d'hiver*.

Une fois de plus, c'est la préface qui annonce la portée politique de la publication. Car si Julvécourt prend désormais lui-même conscience de ses talents littéraires limités, s'il affirme avoir cédé la place aux génies du romantisme — il cite notamment Hugo et Lamartine —, il estime que dans la lutte, même les « talents incomplets » comptent et doivent publier : « il faut imposer par la masse³⁴ ». La position de l'auteur face à la France reste donc inchangée, mais le recueil place le lecteur devant des sentiments et des jugements très variés et sans cohérence apparente face à la Russie. Ce n'est qu'une fois replacées dans l'ordre chronologique de leur composition que les *Fleurs d'hiver* deviennent un baromètre du séjour en Russie, de l'enthousiasme des débuts au déboire final³⁵. Si, à son arrivée, Julvécourt salue la Neva et le ciel de la liberté, si l'amour naissant lui fait voir Moscou comme le pays céleste³⁶, la vision change bientôt : « l'immense horizon » l'inquiète alors, et les bâtiments, en hiver, semblent « couverts de blancs linceuls³⁷ ». L'ennui s'installe et son inspiration créatrice tarit par manque de soleil³⁸. Sa fille, née en 1836, le tire souvent de ses pensées et lui fait oublier ses regrets, mais Julvécourt s'inquiète de l'état de la France, dont trop peu de nouvelles lui parviennent³⁹. Le peuple français lui paraît maudit pour avoir « un jour de colère [...] assassiné son père⁴⁰ », et la noblesse, juge-t-il, refuse de prendre ses responsabilités. La distance géographique lui pèse ; au printemps

34. Paul de Julvécourt, *Fleurs d'Hiver. Poésies*, Paris, Hippolyte Souverain, 1842, p. 7.

35. Nous sommes ainsi arrivée au même constat qu'Hélène Henry qui écrit (art. cit., p. 24) : « Mais d'année en année les poèmes se font plus sombres, et les récits exaltés de promenades en traîneau la nuit (*Promenade au Kremlin*), font place à des strophes désenchantées sur le froid du corps et de l'âme ».

36. Paul de Julvécourt, *Fleurs d'Hiver*, *op. cit.*, p. 153 et 239.

37. *Ibid.*, p. 219.

38. *Ibid.*, p. 42 : « À l'amour, au poète, il faut un autre autel, / Un soleil radieux ; et la neige et la pluie / Refroidiront ton cœur, tu diras : "je m'ennuie !" »

39. *Ibid.*, p. 159-162 : « À M. le comte Jules de Rességuier ».

40. *Ibid.*, p. 66 : Il s'agit d'une référence évidente à la Révolution française et à l'exécution de Louis XVI.

1841, il écrit : « on dirait que la mort est ici dans la vie !⁴¹ » Peu après, il retourne définitivement en France.

Malgré cette décision, l'empereur Nicolas I^{er} demeure toujours pour Julvécourt une figure admirée, ainsi que le montre un poème intitulé *Portrait*, daté de juillet 1839 et dont le ton élogieux ne diffère guère de celui des *Pèlerinages*. Proche des gens simples, l'empereur russe se promène dans la ville où chaque citoyen peut le croiser. Certes, les promenades incognito font partie du mythe de l'empereur russe depuis Pierre I^{er} ; encore faut-il reconnaître le souverain. Chose simple, semble dire ce poème, car l'empereur se trahit par son regard perçant, lucide mais bienveillant ainsi que par son physique impressionnant trahissant un caractère fort et concentrant en lui tout le pouvoir de l'Empire russe, voire du monde entier :

Si jamais, vous voyez, en allant par la ville,
Un homme qui vous fixe à vous rendre immobile,
Dont le regard perçant vous vient fouiller au cœur ;
Et découvre avant vous ou l'amour ou la peur.
– Un homme avec des traits aussi beaux que l'antique,
Avec un front parlant, un front tout prophétique,
– Un homme de six pieds, mais qu'on croirait plus grand,
Qui porte haut la tête, et soudain vous surprend
Comme un de ces élus, que Dieu parfois nous donne
Pour grandir en un jour une jeune couronne,
– Un homme où vous sentez le pouvoir tout inné,
Qui, pour un siècle d'or semble ici destiné,
– Dont l'âme noble et fière est bien faite à sa taille
Que vous voudriez voir sur un champ de bataille,
– Un homme aux pieds duquel on tombe malgré soi,
Un homme moins qu'un Dieu, mais beaucoup plus qu'un roi,
– Qui sait se faire aimer avec son air sévère
Et que le peuple entoure en le nommant son père,
Cet homme-là, sachez, tient le globe en sa main !
Aujourd'hui Nicolas, – Napoléon demain !⁴²

Paul de Julvécourt revient donc en France sans avoir changé d'opinion politique, mais néanmoins désabusé : il a certes conforté son idée très positive de l'empereur russe, mais il n'a pas trouvé à l'Est la seconde patrie tant recherchée. Tout porte à croire qu'il

41. *Ibid.*, p. 237.

42. *Ibid.*, p. 140.

restera à Paris pendant les dernières années de sa vie, tentant d'y poursuivre son projet de médiation entre la France et la Russie. Mais il faut bien comprendre que c'est un homme aux sentiments partagés qui parle. La conséquence en est un curieux mélange de conviction positive et de critique inévitable, de connaissances et d'ignorance ou d'oublis, qui devait paraître particulièrement incongru à un lecteur de l'époque. Ce mélange se rencontre dans ses deux romans, *Nastasie ou le faubourg Saint-Germain moscovite* et *Les Russes à Paris*, publiés respectivement en 1842 et 1843. Les deux autres volumes annoncés de la tétralogie ne virent pas le jour.

Dans la préface de *Nastasie*, l'auteur explique la nouveauté de son projet. Son roman répondrait à une demande croissante du public français friand d'histoires russes, mais au lieu de servir les clichés que répandent les écrivains français parlant de la Russie « sans se donner la peine d'aller la voir et l'étudier⁴³ » – on se souvient que c'était là la stratégie empruntée par Julvécourt et Saint-Félix dans les *Pèlerinages* en 1833 – Julvécourt, lui, prétend écrire la vérité. Ayant vécu en Russie « presque comme un Russe⁴⁴ », il compte faire connaître « la Russie sous toutes ses formes, et dans toutes ses positions⁴⁵ » grâce à une « série de romans », le genre constituant une « concession faite au goût du siècle⁴⁶ ». L'auteur promet que « [les Russes] ne seront ni flattés ni enlaidis, ils seront là avec leurs qualités, leurs défauts, nonobstant toutes réclamations⁴⁷ ». Le roman n'est pas, cependant, à la hauteur de ce noble projet, et la concession au goût du siècle se révèle fatale : l'ouvrage mêle descriptions idylliques de la campagne russe, tableaux de Moscou ressemblant à un guide de voyage et portraits de Russes « typiques ». L'action, mélodramatique, pâtit des longues pauses et sert de prétexte à coller ensemble des morceaux fragmentaires⁴⁸.

Mariée trop jeune au comte Zaïtsine, un militaire retiré dans ses terres, Nastasie s'ennuie dans son château « gothique » et tombe amoureuse d'un mystérieux correspondant – qui se révèle être son

43. Paul de Julvécourt, *Nastasie ou le Faubourg Saint-Germain Moscovite*, Paris, Hippolyte Souverain, 1842, t. I, p. 5.

44. Paul de Julvécourt, *Nastasie*, *op. cit.*, t. I, p. 12.

45. *Ibid.*, p. 9-10.

46. *Ibid.*, p. 7.

47. *Ibid.*, p. 10.

48. Voir aussi la critique d'Hélène Henry, qui conclut : « Ces morceaux ethnographiques, qui peuvent être référés aux "physiologies" alors à la mode dans la littérature française, s'inscrivent artificiellement dans une trame mélodramatique très datée » (art. cit., p. 20).

nain, Goremuikine⁴⁹, vilain paysan et second Quasimodo, être sensible. Si la vie des serfs russes se limite à des descriptions bucoliques, la mise en scène de la noblesse provinciale dans ce roman est aussi sévère que drôle. Ainsi, le maître a ordonné le déguisement des paysans en matelots, mais comme ils ne savent pas nager, le caprice manque de tourner au drame lorsque chavire un bateau transportant la *barinia* et ses *gosti*⁵⁰. Puis les précieuses du domaine voisin s'appliquent à parler le français en des phrases hilarantes : « Notre aîné n'est pas là, nous l'avons laissé les jambes en l'air à la maison⁵¹ ». Encore heureux que son « menin français [peut] marcher derrière lui et lui montrer la langue⁵² ». On rencontre enfin le personnage du cavalier d'Imcourt, vieil émigré français au service du comte Zaïtsine. Le roman pointe le mépris des Russes obligeant les gentilshommes de la Cour de Louis XVI à gagner leur vie comme *outchitels*, précepteurs. Mais ce personnage déconnecté du monde est aussi l'exemple d'un émigré qui n'a pas su retrouver son pays au bon moment ni devenir Russe – et on peut penser qu'à travers ce rêveur, ridicule et sublime à la fois⁵³, Julvécourt justifie également son propre retour en France.

Le dernier roman, *Les Russes à Paris*, affirme vouloir donner des « types » russes plutôt que des portraits. En réalité, c'est bien plus un roman à clé décrivant la colonie russe à Paris en s'inspirant largement de personnages historiques⁵⁴. Plus encore que le premier volume, il vire à la critique ouverte – et fut ressenti comme tel à l'époque. Victor Pétrovitch Balabine, alors secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris, raconte dans son journal comment il mit en garde Julvécourt et le convainquit d'enlever au moins un épisode trop risqué :

Julvécourt est un excellent garçon, légitimiste pur-sang et admirateur sincère, zélé et ardent de l'Empereur et du peuple russe. [...] Donc, il s'apprête à taper fort sur les Russes à Paris, les Russes d'aujourd'hui s'entend, et à relever défauts, qualités et ridicules de ces oiseaux de passage, qui, chacun à sa façon, viennent exploiter les trésors de Lutèce. J'ai d'abord cherché à le détourner de son projet, vaine tentative,

49. Nom dérivé du russe « pauvre diable ».

50. La « maîtresse » et ses « hôtes » ; les mots russes transcrits se trouvent dans le texte qui donne des explications en notes de bas de page.

51. Paul de Julvécourt, *Nastasie*, *op. cit.*, t. II, p. 127.

52. *Ibid.*, p. 128.

53. *Ibid.*, t. I, p. 299.

54. Voir le décryptage chez Michel Cadot, *op. cit.*, p. 80.

il en était entiché ! J'ai ensuite tenté de lui faire élaguer un certain épisode, il s'est entêté : j'y ai employé les femmes et je crois avoir réussi. En attendant, pour éviter la colère de nos compatriotes en ce moment à Paris, et qui, à tort ou à raison, chercheront des personnalités (et quand on les cherche on est toujours sûr de les trouver), l'auteur quitte Paris pour aller rejoindre sa femme en Russie ; et si d'ici la colère des Russes contre lui se transporte chez nous, il compte revenir bien vite à Paris, où déjà le temps aura dispersé de tous côtés les membres de la colonie⁵⁵.

De nos jours, le roman n'a plus rien de scandaleux, et son action, laborieuse, est dénuée d'intérêt. Reste le chapitre *L'installation*, décrivant l'arrivée saisonnière des Russes à Paris. Rédigé avec beaucoup d'humour, il constitue un précieux témoignage pour comprendre cette « émigration russe » du XIX^e siècle. C'est aussi le récit d'un malentendu culturel qui démontre l'utilité des passerelles à construire. Car il faudrait bien dire aux Russes qu'il existe d'autres rues tout à fait habitables que celles à la mode, prisées par tous : rue de Rivoli, rue de la Paix, boulevard des Italiens. De même, il faudrait leur dire qu'il ne faut pas, en France, « voyager avec un ensemble complet de maison », car si, en Russie, ils risqueraient « de dormir par terre » sans ces précautions, le fait d'arriver avec « sa chambre, son lit, sa cuisine, et un monde de domestiques » incite les propriétaires français à voir un prince dans chaque Russe et à exploiter une richesse aussi ouvertement affichée⁵⁶. Il ne semble pas, cependant, que ces passages humoristiques aient eu un écho quelconque à l'époque.

C'est donc plutôt la dernière publication de Julvécourt qui fut la plus remarquée : *Le Yataghan*⁵⁷ (1843), traduction de la nouvelle éponyme de Pavlov et de *La Dame de Pique* de Pouchkine, traduite alors pour la première fois⁵⁸. À l'époque, en 1843, l'ouvrage fut signalé même en Allemagne, dans les *Blätter für literarische Unterhaltung* de Leipzig :

55. Victor Pétrovitch Balabine, *Paris de 1842 à 1852 : La Cour, la société, les mœurs. Journal de Victor de Balabine*, publié par Ernest Daudet, Paris, Emile-Paul, 1914, p. 82-83.

56. Paul de Julvécourt, *Le Faubourg Saint-Germain moscovite. Les Russes à Paris*, Paris, H. Souverain, 1843, t. I, p. 118.

57. Paul de Julvécourt, *Le Yataghan* (traduction de Pawloff), précédé de *La Dame de pique*, Paris, Baudry, 1843.

58. Voir Michel Cadot, *op. cit.*, p. 419.

Les adaptations de petits romans russes éditées récemment par Paul de Julvécourt sous le curieux titre "Yataghan" sont rédigées avec beaucoup d'habileté. Ce jeune écrivain a déjà fait parler de lui grâce à une série de romans riche en volumes [sic] dont il situe généralement l'action en Russie. Ces œuvres prouvent que l'auteur est un profond connaisseur de la nation russe et de son histoire⁵⁹.

En fin de compte, si Julvécourt s'impose comme médiateur entre la Russie et la France, c'est moins à travers ses propres textes médiocres et déchirés que par ses traductions. Et en ceci, notre très conservateur auteur fait partie d'une véritable avant-garde, car comme on le sait, ce sera le *Roman russe* d'Eugène Melchior de Vogüé seulement qui, en 1886, lancera la première grande vague de traductions de la littérature russe en France.

Albert-Ludwigs-Universität, Freiburg

59. «Mit [großer] Gewandtheit sind die Bearbeitungen kleiner russischer Romane abgefaßt, die Paul de Julvécourt unter dem sonderbaren Titel "Yataghan" vor kurzem herausgegeben hat. Dieser junge Schriftsteller hat sich schon früher durch eine bänderreiche [sic] Reihe eigener Romane bekannt gemacht, deren Szenen der Dichter meistens nach Rußland verlegt hat. Man sieht aus seinen Werken, daß der Verf. mit der russischen Nation und der Geschichte derselben genau bekannt ist » in *Blätter für literarische Unterhaltung*, 1843/1 (janv. – juin), Leipzig, Brockhaus, p. 356. (La traduction est nôtre).